

CHANTIERS

LES NOUVELLES NOURRITURES,

par ANDRÉ GIDE - Gallimard, 10 francs.

Dec 6 1935

Gide ne nous presse plus de jeter son livre, mais spontanément nos mains l'ont quitté : il nous parle aujourd'hui de Dieu, de la douleur, de la joie de vivre, mais le pain nouveau qu'il nous invite à rompre n'a pas même les fausses saveurs d'autrefois. Contient-il une seule des vertus qui firent de lui un maître trop aimé ? — En vain, les avons-nous cherchées. Seuls sont là tous ses défauts, exagérés par l'âge, poussés à l'extrême par la manière du recueil.

Le ton en est désagréable. Il est dangereux pour un écrivain de ne pas savoir vieillir. On ne recommence pas à soixante ans le romantisme des points d'exclamation, la fausse cadence des inversions, les cantilènes écrites pour l'Anthologie. Il y a trop dans ces Nouvelles Nourritures d'« éperdument », « de soif non étanchée » « d'inquiétudes nouvelles ! » — Et plus que dans aucun autre de ses livres, Gide se laisse aller au mélange de correction parfaite et de trivialité déplacée, qui conviennent si peu à son tour naturellement sérieux. Ne dit-il pas : « j'ardais si fort qu'il me semblait pouvoir communiquer à tout autrui ma ferveur » ! Quelle afféterie, doublée d'archaïsme ! — Et un peu plus loin il prête à Dieu ces paroles : « Comment les hommes peuvent-ils supposer que je puisse me plaire à les voir par amour pour moi maigrir, souffrir et se priver ?... Cela me fait une belle jambe ! » Il n'y manque pas même l'esprit facile. « Mon Dieu perdit en vieillissant (ce n'est pas lui qui vieillissait, c'est moi) » — ni le trait vulgaire : « Du temps que j'étais un peu constipée », confie une vénérable vieille dame. C'est Mlle de Scudéry qui veut faire mieux que Rabelais, et rabaisse la distinction, en émoussant la gaularie !

Parfois aussi, le livre devient ennuyeux — inapte à toute dialectique, Gide veut nous parler de Dieu en philosophe. Il ne parvient pas à donner le change, et ne réussit pas même à être vrai. Les pénibles jeux sur le « je pense, donc je suis » de Descartes lui laissent, nous dit-il, un grand mal de tête — et à nous une grande envie de bailler !

Pour qui ignore Gide, ce livre ne vaut pas d'être ouvert. Pour qui déjà le connaît, c'est un frappant exemple de la déviation

foncière de son esprit. Massis avait vu juste, quand il reprochait à son œuvre d'être une négation de « l'objectivité intellectuelle ». Cette incapacité de retenir d'un acte de pensée ce qui précisément nous fait échapper à nous-même, ce perpétuel retour sur soi, cette stérilité fondamentale d'une conscience qui ne sait affirmer rien d'autre que sa propre existence, toutes ces déficiences de la pensée de Gide apparaissent dans les réflexions qu'il nous livre sur Dieu. « Ce que j'appelais Dieu, ce confus amas de notions, de sentiments, d'appels et de réponses à ces appels qui, je le sais aujourd'hui, n'existaient que par moi et qu'en moi ». Et encore : « Cessé-je de penser Dieu, il cessait d'être. Seule mon adoration le créait. Elle pouvait se passer de lui ; Lui ne pouvait se passer d'elle » — A ce jeu de glaces, Gide cessa de s'amuser quand il eut compris qu'il en faisait seul tous les frais. La tentation s'y voyait refuser droit de cité.

A-t-on assez remarqué que le drame de Gide est celui de l'être qui cherche à s'évader de lui-même et n'y parvient pas ? Tout jeune, je le suppose, son éducation protestante lui inculqua la notion du mérite : être vertueux consistait essentiellement à s'efforcer : hors de la contrainte, il n'était point d'acte moral. Mais nos actes ne sont jamais sans raison et Gide s'aperçut que si nous n'étions sollicités par la chair, c'était quelque autre pensée qui nous détermine. Jamais nos actes ne nous appartiennent. Cette recherche de l'acte, parfaitement libre, c'est-à-dire, pour Gide, sans raison aucune, nourrit d'angoisse la première partie de son œuvre. Lafcadio en est le parfait symbole, qui jette un individu par la portière d'un train, pour « rien », pour se prouver sa liberté. Du coup, la morale chrétienne est par terre, et s'il existe encore une morale, elle réside dans le jeu même de notre bon vouloir. Voilà Gide abandonné à la seule nature. Parallèlement, la constante critique de sa pensée l'empêche de se donner des objets de certitude : « Je me passais fort bien de certitude, dès lors que j'acquis celle-ci que l'esprit de l'homme ne peut en avoir ». Il ne lui restait plus qu'à se lancer dans la recherche complaisante « de chaque jour irremplaçable, de l'irretrouvable chaque instant ».

Aujourd'hui, Gide est communiste. Qui l'a poussé à le devenir ? Peut-être quelque pitié spontanée, la pitié élémentaire qui nous envahit à la rencontre des malheureux — mais aussi sans doute, le goût de l'attitude, l'illusion d'une conscience fatiguée. Tout son être n'y semble pas engagé. La contrainte communiste dut lui être douce à accepter qui prêtait un semblant d'ordre, en le dispensant d'une discipline de vie intérieure. C'est celle-ci qui l'effrayait par dessus tout dans le christianisme.

Nous apprécions un livre, à ce qu'il nous apporte. A celui-ci, c'est nous qui devons prêter. N'est-ce pas la plus dure des critiques ?

Louis FOUGÈRE.